



**HAL**  
open science

# Histoire de Strasbourg, histoire pour Strasbourg. Sur la chronique allemande de Jakob Twinger von Königshofen

Olivier Richard

► **To cite this version:**

Olivier Richard. Histoire de Strasbourg, histoire pour Strasbourg. Sur la chronique allemande de Jakob Twinger von Königshofen. *Revue d'Alsace*, 2001, 127, pp.219-237. hal-00391082

**HAL Id: hal-00391082**

**<https://hal.science/hal-00391082>**

Submitted on 3 Jun 2009

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# REVUE D'ALSACE

EN HOMMAGE A  
PIERRE SCHMITT  
(1902-1998)

L'OR ET LE  
PAPIER

*des orfèvres  
colmariens aux arts du  
livre, l'itinéraire d'un  
chercheur*

L'ACTUALITE DE  
L'HISTOIRE

COMPTES RENDUS  
CRITIQUES

N° 127 2001

*Fondée en 1834*



PUBLIÉE PAR LA FÉDÉRATION DES SOCIÉTÉS D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE D'ALSACE

## HISTOIRE DE STRASBOURG, HISTOIRE POUR STRASBOURG Sur la chronique allemande de Jakob Twinger von Königshofen

Olivier RICHARD\*

L'historiographie allemande de la fin du Moyen Age a longtemps été délaissée par la recherche historique, mais cela n'est pas vraiment le cas de la chronique de Königshofen. Editée en 1870-1871 dans la série *Die Chroniken der deutschen Städte*, elle a été l'objet de divers travaux allemands au XX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, mais le chantier reste bien ouvert. Cette œuvre du chanoine strasbourgeois rédigée au tournant des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles fut longtemps perçue comme une chronique universelle dégénérant en chronique locale. Les historiens retinrent d'autre part qu'elle était écrite pour des laïcs, essentiellement parce qu'elle était rédigée en langue vulgaire. Le troisième aspect qui intéressa les lecteurs fut le nationalisme allemand de l'auteur alsacien, dont se réjouit l'éditeur Carl Hegel dans sa préface<sup>2</sup>. Chronique universelle magnifiant l'empire allemand, chronique en langue vulgaire : voilà qui expliquait le succès de l'œuvre de Königshofen, le travail historiographique en allemand le plus diffusé de la fin du Moyen Age. Il semble qu'il faut nuancer ces positions, réévaluer d'autres aspects de cette chronique. Considérer que l'auteur alsacien a juxtaposé histoire universelle et histoire locale est faire peu de cas des intentions de l'auteur, des conditions dans lesquelles il produisit son travail, du public qu'il visait et de l'usage qu'il prévoyait pour son œuvre, mais aussi ne pas tenir compte de sa structure, apparente et souterraine. Etiqueter le clerc strasbourgeois comme nationaliste précoce ne suffit pas ; il faut explorer le sens à donner à ces mots appliqués à Königshofen. Bernard Guenée a montré qu'il fallait considérer les historiens du Moyen Age non pas comme de moins bons historiens que ceux d'aujourd'hui, naïfs et peu rigoureux, mais comme de bons historiens qui avaient moins de moyens et d'autres préoccupations<sup>3</sup> : c'est aussi le cas de Königshofen.

Jacob Twinger dit de Königshofen – il était né en 1346 à Koenigshoffen, faubourg de Strasbourg – n'appartenait sans doute pas à la grande famille patricienne des Twinger comme

---

\*) Professeur agrégé d'histoire, Paris.

1) Käthe BRIESE, *Die deutsche Chronik des Straßburgers JTvK*, thèse de doctorat Leipzig, 1921/1923 ; Anne KNÖPPLER, *Die deutsche Chronik des JTvK*, thèse de doctorat Münster, 1954 ; Franz HOPFINGER, *Studien zu den deutschen Chroniken des Fritsche Closener und des JTvK*, thèse de doctorat Munich, 1974 ; Heinrich SCHOPPEMEYER, « Zur Chronik des Straßburgers JTvK », in *Historiographia mediævalis. Festschrift für Franz-Josef Schmale*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1988, p. 283-299 ; Norbert WARKEN, *Mittelalterliche Geschichtsschreibung in Straßburg : Studien zu ihrer Funktion und Rezeption bis zur frühen Neuzeit*, thèse de doctorat Saarbrücken, 1995. Le présent article est issu d'une maîtrise, *La Chronique allemande de Jacob Twinger von Königshofen. Composition et tradition manuscrite*, soutenue en 1997 à l'université Paris XII-Val de Marne sous la direction de Jean-Marie Moeglin. Je remercie vivement MM. Jean-Marie Moeglin et Bernhard Metz de la lecture attentive de ces pages et des corrections qu'ils leur ont apportées.

2) *Die Chroniken der deutschen Städte vom 14. bis ins 16. Jahrhundert* (désormais *StChr*), t. 8 u. 9, Leipzig, 1870-1871, puis Göttingen, 1961, ici t. 8, p. 183.

3) Bernard GUENÉE, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier-Montaigne, 1980 (1991).

on l'a cru longtemps, mais était d'origine plus modeste (son frère est attesté comme boulanger à Koenigshoffen)<sup>4</sup>. Sa formation nous reste inconnue. Ordonné prêtre en 1382, il devint deux ans plus tard curé de Drusenheim, sur le Rhin, à 25 km au nord-est de Strasbourg, mais tout en résidant sans doute dans la ville rhénane. L'année 1395 marqua un tournant dans sa vie, puisqu'il fut élu chanoine de Saint-Thomas à Strasbourg, chapitre d'ordinaire réservé aux fils des nobles et patriciens de la ville : soit sa valeur était déjà très reconnue, soit il bénéficiait de soutiens puissants (il aurait ainsi adopté le nom de ses protecteurs, les Twinger). Il resta chanoine de Saint-Thomas jusqu'à sa mort survenue en 1420, et y remplit diverses fonctions, notamment celles d'administrateur, bibliothécaire et archiviste. Deux documents le qualifient de *magister*, en 1380 et 1408, ce que Klaus Kirchert veut interpréter comme *magister puerorum*. Nous aurions ainsi affaire à un clerc qui n'était pas issu d'une grande famille mais avait fondé sa carrière sur ses qualités intellectuelles, et qui fut chargé d'âmes et maître d'école, et non pas seulement « bureaucrate », ce qui aiderait à comprendre certains traits « pédagogiques » de ses œuvres.

Königshofen fut en effet l'auteur d'un lexique latin-allemand à l'usage des laïcs<sup>5</sup>, d'un court traité de comput<sup>6</sup> et d'un traité de chant liturgique<sup>7</sup> ; mais il s'illustra avant tout comme historiographe. Dès avant son ordination et jusqu'à sa mort, soit 38 ans, il travailla à une chronique latine, dont l'essentiel était écrit avant 1382. Si après le début de la rédaction de la chronique allemande, cette œuvre latine prit un aspect de « dépôt de matériaux » (Louis Schneegans), à l'origine elle était bien conçue comme un ouvrage en soi, divisé en huit chapitres où s'organisait plus ou moins bien la matière. A partir de 1382, il écrivit aussi l'histoire en langue vulgaire, en complétant régulièrement son œuvre jusqu'en 1415.

Celle-ci est composée de six chapitres. Le premier traite de l'histoire universelle jusqu'à Alexandre le Grand, avec de longs passages sur la guerre de Troie et la fondation de Trèves, ces deux thèmes étant des points de passage vers l'histoire locale, le deuxième raconte l'histoire de l'Empire romain jusqu'aux rois Wenceslas et Robert de Bavière, le troisième celle des papes, également jusqu'à l'époque contemporaine de l'auteur, le chapitre 4 l'histoire des évêques de Strasbourg mais aussi des rois mérovingiens Clovis et Dagobert, et le cinquième l'histoire de la ville de Strasbourg. Le chapitre 6 est un registre alphabétique avec des renvois au texte des cinq chapitres précédents mais conçu aussi comme un condensé de la chronique dans son ensemble.

4) Sur la vie de Königshofen, cf. l'édition, *StChr* 8, p. 155-162 ; Dorothea KLEIN, « Twinger », in *Die deutsche Literatur des Mittelalters, Verfasserlexikon*, nouvelle édition par K. RUH (désormais <sup>2</sup>VL), De Gruyter, 1978, col. 1181sq et surtout Klaus KIRCHERT, *Städtische Geschichtsschreibung und Schulliteratur : Rezeptionsgeschichtliche Studien zum Werk von Fritsche Closener und Jakob Twinger von Königshofen*, Wiesbaden, Reichert, 1993, p. 1-19 et la notice rédigée par Bernhard METZ, « TWINGER VON KÖNIGSHOFEN Jakob », à paraître dans le *Nouveau Dictionnaire de biographie alsacienne*.

5) Nous en avons trois versions datées ou datables d'après 1382 ou 1386, puis 1390 et 1408. Cf. D. KLEIN, <sup>2</sup>VL, 3, p. 1187 et D. KLEIN et K. KIRCHERT, *Die Vokabulare von Fritsche Closener und Jakob Twinger von Königshofen. Überlieferungsgeschichtliche Ausgabe*, Wiesbaden, Reichert, 1995.

6) *Computus novus chirometralis*. Deux versions nous sont parvenues, de 1390 et 1394, cf. K. KIRCHERT (comme n. 4), p. 52-55.

7) *Tonarius seu libellus de octo tonis*, rédigé après 1413, cf. D. Klein, <sup>2</sup>VL, 9, p. 1191 (« Twinger ») et N. WARKEN (comme n. 1), p. 146-148, qui s'appuie sur la seule étude parue sur le *Tonarius*, François-Xavier MATHIAS, *Der Straßburger Chronist Königshofen als Choralist. Sein Tonarius, wiedergefunden von Martin Vogeleis*, Graz 1903.

La chronique allemande de Königshofen s'adresse spécifiquement aux laïcs, d'abord par sa langue. Le choix de l'allemand – du dialecte alsacien – se rattache directement au choix du lectorat laïc, si bien que Königshofen lie entièrement ces deux aspects dans la première phrase de son avant-propos : *...très peu de livres de ce genre sont écrits en allemand, alors même que les laïcs intelligents lisent de telles choses aussi volontiers que les clercs érudits*<sup>8</sup>. H. Schoppmeyer a montré que ce n'était pas une nouveauté à Strasbourg, non seulement parce que Fritsche Closener, prédécesseur de Königshofen comme chroniqueur à Strasbourg, avait déjà écrit en allemand vers 1360, mais aussi parce que depuis près d'un siècle la chancellerie de la ville utilisait presque exclusivement la langue vulgaire, ou que vers 1350 la *Légende Dorée* avait été traduite en allemand à Strasbourg<sup>9</sup>.

La langue vernaculaire n'est pas la seule caractéristique susceptible de plaire aux laïcs. La composition et le contenu de la chronique leur étaient également adaptés. Dans son avant-propos, Königshofen présente ses principes d'écriture : écrire un *compendium* d'histoire universelle, à partir d'œuvres reconnues (il cite Eusèbe de Césarée, Sigebert de Gembloux, Vincent de Beauvais), en parlant des choses qui lui semblent importantes dans l'histoire universelle ou locale, et en les datant précisément, ce qui est caractéristique des chroniques de la fin du Moyen Age en Allemagne, qui replaçaient l'histoire régionale dans un cadre général<sup>10</sup>. Mais il faut y ajouter l'intérêt pour l'histoire « contemporaine » que l'on trouve dans les deux avant-propos latin et allemand : *en outre les gens ont plus envie de lire à propos de choses récentes qu'anciennes, et pourtant c'est sur les batailles, campagnes et autres choses remarquables qui ont eu lieu récemment que l'on a le moins écrit*. Cela était dit encore plus fortement dans le texte latin, où cet argument apparaissait en tout premier, comme la première justification de la rédaction d'une chronique<sup>11</sup>. Ainsi la langue ou le public visé ne semblent pas infléchir la conception qu'avait le chroniqueur de son ouvrage.

Cependant, passer d'un public de clercs à un public de laïcs ne se résumait pas à un changement de langue<sup>12</sup> ; d'autres modifications devaient être effectuées. Ainsi, le triple souci d'instruire, édifier et divertir est ici particulièrement apparent.

L'intention pédagogique sous-tend toute la chronique de Königshofen. L'enjeu n'est pas seulement de permettre aux lecteurs laïcs de se situer dans le temps ou dans l'histoire du Salut, même si cet aspect est évidemment très présent : dans cette optique, la chronique de Closener aurait été suffisante. Königshofen a plus d'ambition ; aussi son ouvrage est-il une

8) StChr 8, p. 230 : *...zu dütsch ist lützel sollicher bücher geschriben, wie doch das die klugen legen also gerne lesent von semelichen dingen also gelerte pfaffen.*

9) H. SCHOPPMAYER (comme n. 1), p. 284-285.

10) Peter JOHANEK, « Weltchronistik und regionale Geschichtsschreibung im Spätmittelalter », in Hans PATZE, éd., *Geschichtsschreibung und Geschichtsbewußtsein im Spätmittelalter*, Sigmaringen, Thorbecke (Vorträge und Forschungen, XXXI), 1987, p. 287-330. Sur les chroniques universelles, cf Karl-Heinrich KRÜGER, *Die Universalchroniken*, Turnhout, Brepols (Typologie des sources du Moyen Age occidental 16), 1976 (mise à jour 1985) ; sur les chroniques locales, Elisabeth VAN HOUTS, *Local and Regional Chronicles*, Turnhout, Brepols (Typologie des Sources du Moyen Age occidental, 74), 1995.

11) StChr 8, p. 230 : *ouch hant die menschen me lustes zu lesende von nuwen dingen denne von alten, und ist doch von den striten, reysen und andern nenhaftigen dingen die bi nuwen ziten sint geschehen aller minnest geschriben.* « Licet de hystoriis pontificum et regum romanorum seu aliarum rerum gestarum multos revolveremus libros, paucos tamen vel quasi nullos de rebus moderno tempore gestis vidi compilatos, quamvis humanum genus transacta postponens, novis maxime delectetur ».

12) Rolf SPRANDEL, *Zweisprachige Geschichtsschreibung im spätmittelalterlichen Deutschland*, Wiesbaden, Reichert, 1993, dont un chapitre est consacré à Königshofen.

véritable chronique universelle. Anna-Dorothee von den Brincken distingue trois types de chronique universelle, la *series temporum*, le type chronologique, linéaire, simple structure temporelle remplie de différents événements, le *mare historiarum*, type du récit, où l'intérêt porte sur la diversité, et l'*imago mundi*, qui révèle une intention encyclopédique, avec des informations historiques, mais aussi géographiques et autres. Une chronique universelle « réussie » comprendrait des éléments des trois types<sup>13</sup>. On s'aperçoit vite que la chronique du clerc strasbourgeois n'est pas seulement une *series temporum*, ne serait-ce qu'en s'intéressant à sa construction. Elle serait bien plus un mélange de *mare historiarum* et d'« image du monde », mais sans que l'on puisse la réduire à cela, car les intentions politiques ou apologétiques sont au centre de l'entreprise. Ce mélange a tout de même un vecteur, la pédagogie en direction des laïcs. On essaiera donc d'en donner seulement quelques exemples significatifs.

Königshofen propose aux lecteurs des personnages modèles ou repoussoirs. Théodoric, par exemple, était dans l'espace germanique médiéval un héros fameux. Aussi Königshofen veut-il parler de lui, non pas pour l'encenser, mais pour rectifier l'image de cet hérétique arien : *Théodoric de Vérone, dont les paysans chantent et racontent [les actions], a été roi d'une partie de ce peuple des Goths et des Huns, aussi je veux dire à son sujet ce qui est écrit dans les livres reconnus*<sup>14</sup>. Les autorités s'opposent ici aux croyances des chansons populaires. Königshofen raconte ensuite que *Théodoric de Vérone mourut et alla en Enfer*, notamment parce qu'il avait fait mourir le pape en prison à Ravenne. Quant aux exploits de Théodoric contre des dragons et autres géants, il ne les note pas, parce qu'*aucun maître n'en fait mention en latin, aussi je le(s) tiens pour mensongers*<sup>15</sup>.

L'utilisation de la *Légende Dorée* est également tout à fait typique de la méthode de Königshofen. Celle-ci avait été traduite à Strasbourg au cours du XIV<sup>e</sup> siècle et enrichie d'un appendice sur des saints locaux<sup>16</sup> : Königshofen doit d'abord réduire le texte, trop long pour son *compendium*, tout en conservant la force : aussi le compilateur choisit-il toujours pour chaque saint une anecdote révélant une facette différente de sa sainteté, par exemple un miracle et une preuve d'humilité<sup>17</sup>. Mais il doit aussi simplifier le texte de départ, gommer ses aspérités, pour ne pas brouiller l'image des saints dans l'esprit de ses lecteurs. Dans l'appendice strasbourgeois<sup>18</sup>, les relations de sainte Odile avec son père sont plus que tendues : son père avait voulu la tuer à sa naissance parce qu'elle était aveugle, et forcé sa mère à l'éloigner de lui. Puis il ne voulut pas reconnaître sa fille, et se fâcha même avec son fils qui le suppliait de se réconcilier avec elle ; toutefois il se repentit finalement<sup>19</sup>.

13) K. SCHNITH, article « Chronik » dans *Lexikon des Mittelalters*, t. II, col. 1958sq.

14) *StChr* 8, p. 376sq : *Doch sit Dieterich von Berne, von dem die geburen singent und sagent, ist ein künig ouch gewesen über ein teil dis volkes der Gothen und Hünen, derumb wil ich etwas von ime sagen, das do in den bewerten büchern von ime ist geschriben.*

15) *Ibid.* : *do schribet kein meister in latyne von. dovon habe ich es für lügene.* Sur l'importance des autorités – il est frappant qu'un auteur écrivant en langue vulgaire prenne ici comme critère de vérité la langue latine –, voir B. GUENÉE (comme n. 3), p. 129-133.

16) Ulla WILLIAMS et Werner WILLIAMS-KRAPP, *Die elsässische Legenda Aurea*, Tübingen, Niemeyer, 1980, (t. 1) et 1983 (t. 2). Sur l'origine de « l'appendice strasbourgeois », t. 2, p. XVIssq. Cf. aussi Konrad KUNZE, « Jakob Twingers von Königshofen Lampartica Historia », in *Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Literatur*, 109, 1980, pp. 146-152.

17) Cf. par exemple saint Florent, *StChr* 9, p. 631-633 et *Die Elsässische Legenda Aurea II*, p. 20-26.

18) L'appendice strasbourgeois reproduisait ici la *Vita Odiliae* des IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> s., m'a indiqué Bernhard Metz.

19) *Ibid.*, p. 311-312.

Chez Königshofen, rien de tout cela : *cet Ettich, le père de sainte Odile, était un homme juste et pieux et à l'écoute de Dieu*<sup>20</sup>.

L'auteur essaye bien de donner une vision claire et simple de l'histoire et des gens, en gommant les ambiguïtés, en arrondissant les angles, en étant bref mais efficace. Cet objectif pédagogique, enseigner en restant simple, se retrouve dans l'utilisation du langage. Königshofen s'efforce d'expliquer non seulement l'histoire, mais aussi les mots, le langage, de transmettre son savoir aux laïcs qui, ignorant le latin, avaient un horizon culturel forcément restreint. Cette démarche avait déjà inspiré son *Vocabularium*, où il expliquait des mots du vocabulaire courant ou culturel, et n'hésitait pas à intercaler quelques devinettes ou sentences morales. Dans la chronique aussi, il définit ce que sont les consuls et le Sénat romains en les comparant avec les *stettmeister* et le conseil strasbourgeois<sup>21</sup> – même si cette comparaison peut être expliquée autrement.

Cet intérêt pour la langue se retrouve dans les explications étymologiques, véritable passion des historiens médiévaux<sup>22</sup>. Il mentionne des éponymes de villes ou de régions, Trebeta, qui donne son nom à Trèves<sup>23</sup>, ou le duc Franke, dont la Franconie aurait tiré le sien<sup>24</sup>. Il aime aussi présenter des étymologies par dérivation, comme celle de *miles*, qui viendrait du nombre mille, d'après Martin le Polonais<sup>25</sup>.

Le *magister puerorum* Königshofen se révèle pleinement dans sa chronique. En tout cas, elle a un objectif clairement didactique, et Königshofen se donne les moyens – en particulier par la simplification – de se faire comprendre de son lectorat.

Mais la destination de cette chronique était beaucoup plus spécifique que cela. Königshofen ne s'adressait pas à n'importe quels laïcs, et son intention n'était pas uniquement pédagogique, d'édification et d'information. Il écrivait pour le Conseil de la ville une histoire qui devait contribuer à légitimer sa liberté.

Trois groupes d'indices invitent à penser que Königshofen n'a pas écrit sa chronique allemande par seul souci personnel, mais que l'initiative de l'ouvrage est venue du Conseil. En premier lieu, les renseignements dévoilés par les archives révèlent des liens indirects ou directs entre des institutions liées au conseil de la ville et le chroniqueur. Comme Ellenhard et Closener, ses prédécesseurs dans la chaîne historiographique strasbourgeoise, Königshofen fut lié à l'Oeuvre Notre-Dame, institution contrôlée par le Conseil depuis la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Il fut prébendier de l'autel de Marie, celui de l'Oeuvre Notre-Dame. Les manuscrits autographes A et C de sa chronique étaient conservés à l'Oeuvre Notre-Dame, comme celui de la chronique de Closener, alors même que Königshofen était responsable de la bibliothèque de Saint-Thomas, où il était chanoine. Un manuscrit colonais de la chronique annonce sur sa première page que *Ce livre est une copie fidèle de la chronique de la ville de Strasbourg que l'honorable ammeister et le conseil de la ville conservent à l'Oeuvre Notre-Dame, afin que leur ville puisse prouver l'ancienneté de son origine*<sup>26</sup>.

20) *StChr* 9, p. 636 : *nu was dirre Ettich, sant Otilien vatter, ein gereht göttlicher man und andehtig gegen gotte.*

21) Cf. H. SCHOPPMAYER (comme n. 1), p. 296.

22) B. GUENÉE (comme n. 3), p. 184sqq.

23) *StChr* 9, p. 699.

24) *Ibid.*, p. 624.

25) *StChr* 8, p. 319. cf. H. SCHOPPMAYER, (comme n. 1), p. 286.

26) *Dyt boich ys eyne gewisse aveschryffte von der cronike der stat von Straizborch die der ersamen amptmeyster und rait der stad von Straißborch up unser lyever frawen huys lygen hayt, da myt sy yre stad alt herkommen beweren moegen.* Cité par Carl HEGEL dans *StChr* 8, p. 202. Il s'agit d'un exemplaire ayant appartenu au chroniqueur de Cologne Heinrich van Beeck, conservé à l'époque de Hegel aux Archives Mun. de Cologne, sous la cote C. 39.

Dans l'introduction de sa chronique, Königshofen parle, on l'a vu, de la « volonté des laïcs », où on est tenté de voir les gens proches du conseil. Déjà dans un passage de sa chronique latine, Königshofen dit écrire *ad petitionem laycorum*<sup>27</sup>.

Enfin, comme Closener, Königshofen reprend l'ensemble du *Bellum Waltherianum* d'Ellenhard (qui relate la victoire des Strasbourgeois sur leur évêque en 1262) et, très largement, la chronique de Closener. Ainsi est-il probable qu'un ou des personnages officiels aient demandé à Königshofen d'écrire une chronique en langue vernaculaire en utilisant ses prédécesseurs, qui avaient déjà un statut quasi officiel<sup>28</sup>. S'il ne s'agit pas d'une commande au sens strict, le Conseil a dû à tout le moins jouer un rôle dans l'initiative de la rédaction<sup>29</sup>. Heinrich Schmidt pense que « privées » ou non, les chroniques urbaines destinées aux laïcs étaient en fait toujours proches des milieux du Conseil et adressées à eux<sup>30</sup>.

La conscience de la destination de l'œuvre aide à comprendre plusieurs thèmes abordés dans cette chronique. Nous en présenterons deux ici, les origines mythiques de Strasbourg et la comparaison avec Rome.

Les mythes des origines sont monnaie courante dans l'historiographie urbaine de la fin du Moyen Age. Ancienneté est alors synonyme de légitimité. Pour renforcer la conscience et la fierté d'appartenir à une ville, Strasbourg en l'occurrence, il fallait exalter son ancienneté, sa gloire et même la conscience qu'elle était élue parmi les autres villes<sup>31</sup>. D'autre part, après les combats pour la liberté de la ville, contre l'évêque puis contre la noblesse, l'apparition d'une politique extérieure autonome créait chez les laïcs le besoin de connaître l'origine de la collectivité, partie de l'Empire, dont on savait avec Otto de Freising qu'il était allemand, franc et romain tout à la fois<sup>32</sup>.

Pour donner à sa ville le prestige de l'ancienneté, Königshofen ne s'est pas contenté de peu. Sa chronique compte trois mythes des origines<sup>33</sup>, qui apparaissent à divers endroits, et qui ont des fonctions différentes. Chacun contribue à sa manière à créer un réseau de relations entre Strasbourg et le monde passé comme présent. Le premier mythe, qui apparaît dès le premier chapitre, puis à nouveau au début du cinquième, raconte comment Strasbourg a été fondée par les premiers habitants de Trèves et leur chef Trebeta, qui donna son nom à sa ville. La mention de la légende de Trebeta au premier chapitre est courte mais essentielle. La fondation de Trèves y est abordée en lien avec l'histoire des toutes premières villes et des rois assyriens. Le géant Nemrod construit Babylone, puis les rois Belus et Ninus sont évoqués ainsi que la femme du dernier, Sémiramis<sup>34</sup>. Un paragraphe *Comment*

27) K. KIRCHERT (comme n. 4), p. 39.

28) Rolf SPRANDEL, dans *Chronisten als Zeitzeugen*, Köln, Böhlau, 1995, p. 153-155, montre qu'en passant de la chronique latine à la chronique allemande, Königshofen a, aussi souvent qu'il l'a pu, délaissé sa source latine, Mathias von Neuenburg, pour utiliser Closener.

29) K. KIRCHERT (comme n. 4), p. 42.

30) Heinrich SCHMIDT, « Bürgerliches Selbstverständnis und städtische Geschichtsschreibung im deutschen Spätmittelalter. Eine Erinnerung », in Peter JOHANEK, *Städtische Geschichtsschreibung im Spätmittelalter und in der Frühen Neuzeit*, Köln/Wien, Böhlau, 2000, p. 1-17, ici 10-11.

31) František GRAUS, « Die Funktionen der spätmittelalterlichen Geschichtsschreibung », in Hans PATZE (comme n. 10), p. 11-56, ici p. 43-51.

32) Cf. Jean-Marie MOEGLIN, « Les Elites urbaines et l'histoire de leur ville en Allemagne (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles) », in *Les Elites urbaines au Moyen Age*, Publications de la Sorbonne, Paris/Rome, 1997, p. 351-383, ici p. 362-363 et Norbert WARREN (comme n. 1), p. 220.

33) Cf. *supra*.

34) *StChr* 8, p. 245 : *do bleip der ryse Nembrot mit den sinen zu Babilon und buwe do die große stat Babilonie*.



*Trèves et ce pays furent peuplés* suit immédiatement, où Trebeta, fils de Ninus et de Sémiramis, fuit sa mère qui nourrit des pensées incestueuses. Il parvient finalement jusqu'au Rhin et construit Trèves et d'autres villes rhénanes. Ce passage est très bref, mais il annonce le cinquième chapitre, établissant ainsi un lien entre l'histoire la plus ancienne (puisque l'on se trouve dans le premier des quatre royaumes et dans le deuxième âge, qui va de Noé à Abraham), la Rhénanie – avec Strasbourg en filigrane – contemporaine de l'auteur et l'histoire du Salut (on est sinon toujours dans le texte, du moins dans le contexte de l'Ancien Testament). Enfin et peut-être surtout, il associe – pour les opposer – Trèves et les autres villes que Trebeta va fonder par la suite aux premières villes de l'histoire. Celles-ci, à cause de leur position chronologique et du prestige de leurs fondateurs, prennent la valeur de modèles ou contre-modèles urbains ; pour les punir de leurs mauvaises mœurs, Dieu les anéantit<sup>35</sup>, cependant que Trèves se développe. Le chroniqueur intercale en effet dans le récit un paragraphe de datation, où il replace la création et la destruction des villes primitives dans le temps. Ces précisions sont autant de rappels de l'ancienneté de Trèves, mais aussi de la faveur divine dont elle a bénéficié : *Il faut également savoir que Babylone, Ninive et les autres villes ne furent pas ruinées en même temps, car les cinq villes susnommées – Sodome etc. – disparurent à l'époque d'Abraham, 1900 ans avant la naissance du Seigneur. En revanche Trèves et le pays allemand autour du Rhin se développaient, alors qu'auparavant personne n'y vivait*<sup>36</sup>. La conclusion de la protection divine s'impose d'elle-même.

Trebeta réapparaît au début du cinquième chapitre, où son histoire est racontée en détail<sup>37</sup>. Après cette fondation temporelle, Strasbourg peut s'enorgueillir d'une deuxième naissance, spirituelle, tout aussi admirable : sa conversion au christianisme par saint Materne, envoyé par saint Pierre en personne, événement quasiment assimilable à une fondation apostolique. Les villes comme Trèves tiraient une grande gloire de leur prétendue fondation par un des douze apôtres<sup>38</sup>, et Königshofen cherche à donner à sa cité un honneur équivalent. Strasbourg aurait ainsi été convertie au christianisme dès 64 après Jésus-Christ, un miracle de saint Materne ayant entraîné la conversion de la population<sup>39</sup>. Après une fondation si précoce, due au choix de Trebeta guidé par Dieu, et confirmée par l'essor des villes rhénanes alors que Ninive, Babylone ou Troie étaient détruites, Strasbourg avait à nouveau bénéficié de la grâce divine ; après l'ancienneté de Trebeta, la sainteté de Materne honorait la ville. Königshofen, dans l'épisode liminaire du quatrième chapitre<sup>40</sup>, rappelle d'autre part

35) *Ibid.*, p. 248 : *Wie got lies fünf stette undergon.*

36) *Ibid.*, p. 249. *Ouch sol man wissen, das Babilonie, Nynive und die andern stette nüt uf eine zit abegingent, wan die vorenanten fünf stette Sodoma etc gingent under bi Abrahames ziten uf 19 hundert jor vor gotz gebürte. dowider ging uf Triere und dutsche lant bi dem Ryne do vormols nieman was.* A noter que Troie apparaît déjà dans le groupe des villes détruites, comme la plus belle ville, *die schöneste stat.*

37) *Ibid.*, p. 698-700.

38) F. GRAUS (comme n. 31), p. 48.

39) *StChr.* 9, p. 712 : *sus wart Strosburg von sant Maternen und von sinen gesellen bekert zu cristem glouben noch gotz gebürte uf 64 jor.*

40) *Ibid.*, loc. cit. : *...und blibent ouch donoch heyden uf dirtehalp hundert jor, untz das Clodoveus der erste cristen künig von Frangrich sich lies touffen und cristen wart, noch gotz gebürte uf fünf hundert jor. der brohte Strosburg und Elsas und Frangrich und die lant do umb wider in cristen glouben und stifte vil stifte und clöster, und zum ersten das munster zu Strosburg in grosser würdikeit, also in dem anefange des vierden capittels dover bi den künigen von Frangrich ist geseit.*

que Strasbourg eut l'honneur de se convertir définitivement au christianisme (après des périodes de retour au paganisme) sous l'action de Clovis, premier roi franc chrétien et fondateur de la cathédrale.

Cet épisode permettait à Königshofen de compléter le réseau de relations entre l'histoire de Strasbourg et l'histoire universelle. Reliée à l'histoire vétéro-testamentaire par l'intermédiaire de Trèves, aux temps apostoliques grâce au tandem saint Pierre - saint Materne, Strasbourg trouvait sa place dans l'histoire franque, prolongement de l'aventure troyenne. Là encore, c'est d'un mythe des origines qu'il s'agit, puisque c'est l'acte qui fonde Strasbourg comme ville épiscopale. D'ailleurs, comme les histoires de Trebeta et Materne ouvrent le cinquième chapitre, celle de l'exode des Troyens qui conduit à la fondation du diocèse de Strasbourg par le roi Dagobert constitue le début du quatrième chapitre. Le récit de la fuite des Troyens pour une part vers Rome, pour l'autre vers les territoires francs (« français » et « allemands ») fonctionne comme preuve de l'égale noblesse des Romains et des Germains (paragraphe intitulé : *Les Allemands sont aussi nobles que les Romains*<sup>41</sup>), leur origine étant commune. Etendu à l'évocation de l'influence des rois francs (*von Frangrich*) sur Strasbourg, il établit un lien direct entre la ville de Troie et celle de Strasbourg. Avec ces trois mythes, Strasbourg n'a rien à envier à aucune ville. Elle devient une ville-modèle, qui supporte la comparaison avec n'importe quelle ville, Babylone, Ninive, Troie, et même avec la ville des villes, Rome.

Quelle ville mieux que Rome pouvait servir de modèle à Strasbourg ? Pour sauvegarder l'autonomie de la ville, pour étayer ses revendications politiques, pour légitimer ses institutions, quoi de plus favorable qu'une comparaison avec l'*Urbs*, surtout si elle tourne à l'avantage de la métropole alsacienne ?

Rome est d'abord la ville-Empire par excellence, le lieu où la distinction histoire universelle/histoire locale perd sa pertinence, parce qu'elle est le centre du monde et que le monde entier se concentre en elle. Le même nom s'applique indifféremment à l'Empire et à la ville. Or, si Strasbourg n'a jamais été maîtresse du monde, on retrouve dans la chronique allemande l'idée que l'opposition histoire universelle/histoire locale n'existe pas, et finalement qu'en Strasbourg comme en Rome l'Empire se concentre. Heinrich Schmidt avait insisté sur l'idée que les villes ne défendaient pas leur liberté contre l'Empire, mais que bien au contraire elles s'appuyaient sur lui dans ce but<sup>42</sup>. « Sous leur plume [celle des milieux du Conseil], écrit Pierre Monnet, aucune trace d'un antagonisme entre patriotisme urbain et universalisme impérial : d'une certaine manière, pour ces villes d'Empire, l'Empire n'était pas tant national qu'universalisme devenu cité »<sup>43</sup>. Pour les villes d'Empire, *Reich* ne signifiait pas un territoire, mais l'immédiateté de l'autorité de l'empereur. La ville d'Empire se concevait comme partie intégrante de l'Empire car elle se voulait la meilleure gardienne du droit impérial (ainsi les ligues urbaines). Avec cet universalisme prénational, dit Schmidt, les ennemis n'étaient pas les autres nations, mais de manière plus universelle et plus proche à la fois les princes et la noblesse<sup>44</sup>.

41) *StChr* 9, p. 624 : *die Dütschen sind also edel also Römer*.

42) Heinrich SCHMIDT, *Die deutschen Städtechroniken als Spiegel des bürgerlichen Selbstverständnisses im Spätmittelalter*, Göttingen, 1958.

43) Pierre MONNET, « Particularismes urbains et patriotisme local dans une ville allemande de la fin du Moyen Age : Francfort et ses chroniques », in Rainer BABEL et Jean-Marie MOEGLIN, éd., *Identité régionale et conscience nationale en France et en Allemagne du Moyen Age à l'époque moderne*, Sigmaringen, Thorbecke, 1997.

44) H. SCHMIDT (comme n. 42), p. 76.

En esquissant l'histoire de Rome avant le principat, Königshofen présente une ville qui tirait son autorité d'elle-même et se développait cependant. A chaque occasion, il tente de rapprocher la capitale impériale et la capitale alsacienne. L'utilisation de termes strasbourgeois médiévaux pour désigner ou expliquer des réalités romaines antiques a souvent été relevée<sup>45</sup> : les consuls romains sont appelés « *meyster* », le Sénat « *rot* », « conseil », comme à Strasbourg au XIV<sup>e</sup> siècle. Le souci pédagogique du chroniqueur le conduit peut-être à utiliser des termes connus de ses lecteurs pour les aider à comprendre les institutions romaines, mais les organes de pouvoir strasbourgeois tirent également bénéfice de cette comparaison.

De manière générale, l'histoire romaine dans son ensemble est traitée selon les préoccupations strasbourgeoises de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Ainsi, les mêmes causes produisent les mêmes effets ; l'accent est mis à plusieurs reprises sur l'importance de la concorde au sein de la communauté urbaine : *La discorde provoque de grands malheurs* (titre). *A cette époque survint un grand malheur à Rome à cause de la discorde, car les nobles et le peuple se battirent pour le pouvoir à Rome plus de dix ans*<sup>46</sup>.

Sur le même thème, on trouve un passage du troisième chapitre qui relate la prise de Rome, en 1413, par le roi de Naples qui avait l'appui d'une partie de la population, assortie de ce commentaire : *Grâce à cela on peut se rendre compte des grands dommages qui proviennent de la discorde à l'intérieur d'une ville (...) ainsi qu'il est dit plus haut à propos des Romains, qui étaient maîtres du monde entier et qui cependant, à cause des partis et de la discorde à Rome, ont fait d'eux-mêmes des serfs et ont perdu leur pouvoir et leur liberté*<sup>47</sup>.

Comment ne pas penser à la situation strasbourgeoise, aux luttes pour le pouvoir, aux rivalités entre nobles, notables bourgeois et gens de métier ? La comparaison avec Rome sert donc à légitimer les institutions en place à Strasbourg, qui sont les meilleures possibles, si l'on en juge par ce qui s'est passé à Rome. La chute de la royauté romaine se justifie par l'orgueil dont faisaient preuve les Tarquins. Après le viol de Lucrece, les Romains déclarent : *Nous ne voulons pas avoir de roi ni de seigneur au-dessus de nous, parce qu'ils font trop de mal, à nous et à nos femmes et enfants*<sup>48</sup>. Cet épisode fait écho au changement institutionnel de 1332 à Strasbourg, provoqué par les excès des nobles, au cinquième chapitre (*der herren übermut*). Après avoir décrit le nouveau conseil, le chroniqueur conclut qu'*ainsi le pouvoir passa des mains des nobles aux artisans, ce qui était vraiment nécessaire pour les artisans, car les nobles opprimaient fortement les artisans de leur pouvoir et de leurs excès*<sup>49</sup>. Les mêmes mots reviennent, comme l'adjectif *hochtragend*, « arrogant », appliqué (un peu plus loin dans les textes respectifs) et à Tarquin, et aux nobles strasbourgeois.

45) Par ex. chez Franz HOFINGER (comme n. 1) p. 288, ou H. SCHOPPMAYER, (comme n. 1), p. 296 ; dans *StChr* 8, p. 321, on trouve le titre de paragraphe *Von den zwein meystern und rot zu Rome*.

46) *Ibid.*, p. 329 : *Missehelle dut grossen schaden* [titre]. *Zu disen ziten geschach ouch gros schade zu Rome von missehelle wegen, wan die edeln und das gedigene kriegetent umb den gewalt zu Rome me denne 10 jor.*

47) *StChr* 9, p. 619 : *Heran mag men wol merken, was grosser schade kumet von missehelle indewendig einre stat (...) also dovor von den Römern ist geseit, die ein houbet worent über alle welt und doch von parten und missehelle wegen in Rome sich selber zu eygen hant gemaht und iren gewalt und friheit verlorn...*

48) *wir wellen keinen künig noch eigenen herren me haben über uns, wan sü tribent zu vil mutwillen mit uns und mit unsern wiben und kinden.* « Mutwillen treiben » a une forte connotation sexuelle.

49) *StChr* 9, p. 775 puis 777 : *sus kam der gewalt us der herren hant an die antwerke, das den antwerken eine grosse notdurft was, wan die herren begingent grossen gewalt und übermut an den antwerken.*

Selon un schéma identique, Königshofen explique que les consuls romains n'étaient en fonction que pour une durée d'un an, précisément *pour que la longue durée de leur pouvoir ne les rende pas arrogants*<sup>50</sup>, et justifie la décision du conseil de Strasbourg de revenir à des mandats d'un an seulement pour les *meister*, alors qu'ils avaient été portés à 10 ans (après une tentative d'instaurer un mandat à vie), par le même souci d'éviter *de risquer qu'ils ne deviennent arrogants à cause de la durée de leur mandat et causent des tourments aux gens*<sup>51</sup>.

Königshofen suit donc une vision très claire de l'histoire de la ville de Rome, selon laquelle la ville ne s'est développée qu'en changeant de régime, en passant à ce qu'il décrit comme un régime des artisans : *Les Romains connurent l'essor aussi longtemps que le pouvoir appartient au commun*<sup>52</sup>. Après la République, cependant, Rome décline, écrit Königshofen, si bien qu'il note qu'à son époque, « actuellement », *les Romains ne sont pas puissants*. Ce déclin est imputable au principat : *ensuite, à partir de 46 avant la naissance du Seigneur, lorsque les Romains eurent à nouveau des rois et des empereurs, leur puissance diminua de jour en jour, si bien qu'aujourd'hui elle est faible, et autant que je l'ai vue, j'estime que les Strasbourgeois ou les habitants de Mayence ou de Cologne sont aussi puissants que les Romains*<sup>53</sup>.

On pourrait presque dire que la chronique dans son ensemble n'est constituée que d'un vaste parallèle entre les deux villes, les deuxième et troisième chapitres racontant l'histoire de la Rome temporelle, puis spirituelle, les quatrième et cinquième opérant de même avec Strasbourg, dans l'ordre inverse. On trouve même mention en plein cœur du chapitre théoriquement consacré à Strasbourg, à la rubrique des épidémies, d'une épidémie ayant fait rage à Rome<sup>54</sup>. Rome n'est d'ailleurs pas utilisée comme référence seulement dans l'Antiquité, mais aussi à l'époque contemporaine de Königshofen<sup>55</sup>. Le registre alphabétique, qui mêle Rome antique et Rome médiévale, montre bien que l'histoire de la ville doit être appréhendée dans sa continuité.

Evoquer l'adoption d'une perspective bourgeoise et strasbourgeoise de la part de Königshofen, qui réduirait la diversité historique à ce qu'il connaît, ne suffit pas à expliquer les parallèles entre Rome et Strasbourg. Il s'agissait plutôt pour le chroniqueur de prendre comme référence la Ville par excellence, berceau de l'Empire et de la papauté, qu'il pouvait

50) *StChr* 8, p. 321: *derumb daz sü nüt hochvertig wurdent von der lenge des gewaltes*.

51) *StChr* 9, p. 782 : *vil lihte von der langen zit wegen ired gewaltes hochtragende wurdent und den lüten widerdries detent*. Il y avait 4 (*stett*)*meister*, bourgmestres, et un *ammeister*, choisi parmi les gens de métier, et véritable chef de l'exécutif.

52) *StChr* 8, p. 321 : *Die Römer gingent uf alle wile der gewalt an der gemeinde stunt*.

53) *StChr* 8, p. 321. *donoch uf 46 jor vor gotz gebürte, also die Römer aber künige und keyser gewunnen, do gingent sü wider abe an gewalte von tage zu tage, das ir gewalt nu kleine ist, und also ich es gesehen habe so schetze ich die von Strosburg oder die von Mentze oder von Kölle also mehtig also die von Rome*. Le registre alphabétique est plus net : *Rome wart mehtiger do der gewalt stunt an den burgern, denne do er stunt an den edeln und an den herren*. (variante A : *an den burgern und an den gedigen, denn do er stunt alleine an den edeln und an den herren*. variante B : *an den burgern und gedigene denne do er stunt an den keisern*.)

54) *StChr* 9, p. 770.

55) Cf. l'exemple, plus haut, de la prise de Rome par le roi de Naples en 1413, ou le titre ci-dessus *Die Römer sind ignote nüt mehtig*. On aurait pu également citer le récit des déboires de Cola di Rienzo, nommé par Königshofen « Nicolaus Laurencii », p. 586 : *von der tribune zu Rome* : « Laurencii » est présenté ici comme un *antwergman*, un homme des métiers (alors que Mathias de Neuenburg, sa source, l'appelle « *notarius* »), qui, nommé juge, ose mettre à mort – fort justement – des nobles, ce qui lui vaut bientôt d'être emprisonné en 1347. Libéré, il reçoit un accueil triomphal des Romains : à nouveau, l'histoire de Rome sert à montrer le bien-fondé d'un régime des métiers.

invoquer pour démontrer la légitimité du pouvoir d'un conseil dominé par les gens de métier ; pour montrer, à l'exemple de Rome, les pièges dans lesquels Strasbourg ne devait pas tomber. Certes, « on ne peut pas parler d'une prétention de Strasbourg à être la *Nova Roma*<sup>56</sup> », mais il apparaît que Königshofen utilise le prestige de Rome pour éclairer, par réfléchissement, celui de la cité au sujet de qui, mais aussi pour qui, il écrit ; qu'il évoque la liberté passée de Rome pour justifier la liberté présente de Strasbourg. Si tout n'est pas écrit seulement pour célébrer Strasbourg et son statut de ville libre, cette préoccupation n'est jamais très éloignée. Ainsi dans les portraits d'empereurs : dans la chronique allemande, le bon empereur est forcément ami des villes, respectant et protégeant leurs droits, alors que le mauvais empereur se révèle en particulier dans ses injustices envers les villes<sup>57</sup>.

La structure de la chronique en chapitres ne suffit pas à témoigner de son organisation. Au contraire, les renvois que Königshofen fait d'un passage à un autre, loin de refléter un manque de rigueur de l'auteur, jettent intentionnellement de nombreux ponts entre les différentes parties ; ainsi il est question de Strasbourg dans le chapitre sur les empereurs, et le quatrième chapitre a pour titre : *ici commence le quatrième chapitre, qui parle de tous les évêques de Strasbourg et dit aussi quelque chose des rois de France*<sup>58</sup>. Finalement, Königshofen passe dans le 5<sup>ème</sup> chapitre de l'ordre chronologique à l'ordre thématique, parce qu'il n'était « pas possible d'écrire une histoire de la ville continue, articulée autour d'un fil directeur autonome. L'histoire de Strasbourg n'existe pas en dehors de sa référence à l'histoire universelle des empereurs et des papes »<sup>59</sup>.

La chronique de Königshofen fonctionne comme un ensemble dénué de hiérarchie, ce que Gilles Deleuze appelle un « rhizome », qui vise consciemment à relier toute l'histoire à l'histoire particulière de Strasbourg, et à étendre l'histoire de Strasbourg à l'histoire du monde entier, pour conférer à la ville alsacienne prestige, légitimité, assise politique, conformément à l'intention première de Königshofen d'écrire une chronique pour le Conseil de la ville. Ainsi le premier chapitre introduit-il les 2<sup>ème</sup>, 3<sup>ème</sup> et 5<sup>ème</sup> chapitres, Rome comme ville-Empire est la base des 2<sup>ème</sup>, 3<sup>ème</sup> et 5<sup>ème</sup> (Maternus envoyé par Pierre à Strasbourg) chapitres, et tout est mêlé dans l'index. Cette chronique était bien conçue comme une « boîte à outils », où les bourgeois de Strasbourg, ou le Conseil, pouvaient aller chercher ce dont ils avaient besoin, pour leur culture, leur plaisir mais aussi à des fins politiques.

Politique, la chronique de Königshofen l'était également à un autre niveau. L'expression d'un sentiment national marqué est une de ses spécificités, qui frappe d'autant plus qu'elle ne date que de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Heinrich Schmidt dit des chroniques des villes allemandes de cette époque qu'elles ont encore une vision prénationale de l'Empire, mais concède que Königshofen fait figure d'exception<sup>60</sup>, tout comme František Graus voit en lui une figure précoce du nationalisme allemand à une époque où il était peu développé. Avec lui, « l'historiographie de la fin du Moyen Age connaît une certaine "nationalisation" : quelques historiens devinrent les hérauts d'un nationalisme tardo-médiéval et le "justifièrent" historiquement »<sup>61</sup>. Cela serait d'autant plus logiquement le cas chez Königshofen que le sentiment national allemand de la fin du Moyen Age s'est développé principalement dans

56) Franz HOFINGER (comme n. 1), p. 189.

57) Cf. Heinrich SCHMIDT, (comme n. 42), p. 117sq : le roi est la preuve vivante de la liberté des villes. Voir les exemples de Louis de Bavière, *StChr* 8, p. 472sq, et de Wenceslas, p. 494.

58) *StChr* 9, p. 621 : *hie vohet ane das vierde cappittel, das seit von allen den bischoven von Strosburg und ouch etwas von den künigen von Frangrich*. Königshofen justifie ce mélange par le rôle des rois de France dans la fondation de la plupart des chapitres et églises strasbourgeois.

59) Jean-Marie MOEGLIN (comme n. 32), p. 363.

60) H. SCHMIDT (comme n. 42), p. 72.

les régions-frontières, contre l'étranger, d'après Rolf Sprandel, et non par solidarité des différentes régions allemandes<sup>62</sup>. Qu'en est-il exactement chez Königshofen ?

Le clerc strasbourgeois se livre dans sa chronique à une véritable apologie du peuple allemand, sans toutefois en donner une image nette. A un endroit, il donne indirectement une ébauche d'image globale, d'une part en distinguant les Allemands de leurs voisins français, et d'autre part en citant les tribus qui composent le peuple allemand (lui-même ne parle jamais de « peuple allemand », toujours « des Allemands », *die Dötschen*). Au début du quatrième chapitre, Königshofen reprend le mythe lancé par Frutolf von Michelsberg et repris par son copiste et continuateur Ekkehard von Aura, (utilisé par le Strasbourgeois) de l'origine troyenne des Francs<sup>63</sup>. Après la chute de Troie, les Troyens en fuite se divisèrent, les uns suivant Énée et donnant bientôt naissance à Rome, les autres s'établissant en Hongrie, où ils construisirent la ville de Sicambrie, dont ils tirèrent leur nom de Sicambres. L'empereur romain Valentinien, en 370, promit alors une franchise fiscale de dix ans au peuple qui battrait les Alains. Les Sicambres le firent, l'empereur tint sa promesse et les nomma *Franci*, c'est-à-dire Français, comme on les appelle encore<sup>64</sup>. Immédiatement après pourtant, le chroniqueur explique que Franconiens et Français ne formaient en ce temps-là qu'un seul et même peuple. Les dix ans s'étant écoulés, les Francs refusèrent de payer à nouveau des impôts et se révoltèrent contre les Romains. Battus, ils s'enfuirent en pays allemand, en Thuringe, élirent un premier roi, puis se vengèrent des Romains car leur puissance augmenta à mesure que celle des Romains déclinait, si bien qu'ils dominèrent un grand territoire, *welsch* comme allemand<sup>65</sup>. C'est à ce moment que Königshofen reprend la distinction de Frutolf/Ekkehard entre Français et Franc(onien)s : Les premiers seraient ceux qui se seraient mélangés à la population gallo-romaine, *welsch*, les seconds, établis dans les pays allemands, se mêlant aux Germains autochtones : *Ainsi les Allemands et les Francs qui étaient à l'époque de langue romane se mélangèrent, si bien qu'on appelle tous les Allemands des Franc(onien)s à proprement parler, sauf les Souabes, Bavarois, Saxons, Thuringiens et Frisons, qui ne s'appellent pas Franc(onien)s. Mais les autres Allemands, et avant tout ceux qui sont installés sur le Rhin et dans les pays alentour et en Franconie, là où Wurtzbourg est la capitale, ils prirent le nom de Franc(onien)s de leur duc nommé Franke : ils s'appellent tous Franc(onien)s, que ce soit à Strasbourg ou autre part sur le Rhin*<sup>66</sup>.

61) František GRAUS, (comme n. 31), p. 43.

62) ROLF SPRANDEL, *Chronisten als Zeitzeugen*, Köln, Böhlau 1994, p. 257 ; la même idée était émise par Frank L. BORCHARDT, *German Antiquity in Renaissance Myth*, Baltimore-London, 1971, p. 294.

63) Cf. Jean-Marie MOEGLIN, « Die Entwicklung einer Nationalgeschichtsschreibung : "Deutsche Nation" und "Französische Nation" im Vergleich », à paraître dans les actes du colloque *Deutschland und der Westen Europas im Mittelalter*, île de la Reichenau, 5 octobre-10 octobre 1999, édités par Joachim EHLERS.

64) *StChr* 9, p. 622 : *Franci, das ist Franzosen, also sū ouch noch genant sint.*

65) *Ibid.*, p. 623.

66) *StChr* 9, p. 623sq : *Sus wurdent die Dötschen und die Franken die dozumole der Römer Sproche hettent, under einander vermüschet, das nu alle Dötschen fint eigentliche Franken genant one Swobe, Peyger, Sahssen, Thüringer und Friesen, die heissent nüt Franken : aber die ander Dötschen und allermeist die do sint bi dem Ryne umb in den landen do umb und in Frankenlande do inne Würzburg ist die houbestat, das gewan den nammen Franken von irme herzogen genant Franke : die heissent alle Franken, es si zu Strosburg oder anderswo bi dem Ryne.* « Franc » et « Franconien » donnent le même mot en allemand, « Franke ». Königshofen ne semble pas très à l'aise avec la théorie de Frutolf/Ekkehard, puisqu'il donne une deuxième explication, difficilement conciliable avec celle-là, au nom de Franconie : il serait dérivé de celui du duc du territoire autour de Wurtzbourg, *Franke*. Mais au chapitre V, p. 703, il répète la première, plus prestigieuse, avec emphase : *Sus wurdent die Dötschen und die Franken, das sint edele Troeyer, under einander gemüschet, das nu alle Dötschen bi dem Ryne heissent billiche Franken von alter her* (Ainsi les Allemands et les Francs, c'est-à-dire des nobles troyens, se mélangèrent, si bien que maintenant tous les Allemands autour du Rhin s'appellent depuis longtemps Francs, à bon droit).

C'est donc négativement que les Allemands sont définis, par opposition aux Français. Mais si tous les Allemands ne sont pas des Franconiens, l'origine prestigieuse des Francs rejaillit sur tous les Allemands. Königshofen intitule même un paragraphe *Les Allemands sont aussi nobles que les Romains*, justifiant son assertion par leur origine commune : les Francs, comme les Romains, descendent des Troyens. Comme les Francs se sont mêlés aux « Allemands », le chroniqueur considère qu'Allemands et Romains ont la même origine. En outre, de même que les Romains ont dominé un empire, le courage des Allemands les a conduits à la tête de cet empire<sup>67</sup>.

Ce courage des Allemands est loué à plusieurs reprises ; c'est déjà le courage des Sicambres qui leur avait valu la franchise et le nom de « Francs ». C'est la bravoure, *frumkeit*, qui leur donne l'Empire. Mais Königshofen avait déjà eu l'occasion de célébrer le courage de ses compatriotes dans ses récits des guerres des Germains – appelés « Allemands » – contre les Romains<sup>68</sup> puis comme alliés de César, qui serait parvenu au pouvoir grâce à eux<sup>69</sup>. Königshofen loue l'origine des Allemands et leur courage, mais son sentiment national s'exprime aussi lorsqu'il aborde la question de l'Empire et de la *translatio imperii*.

Le chroniqueur est très attaché au caractère allemand de l'Empire, qu'il s'efforce de démontrer, à l'occasion des *translationes imperii*, qui structurent largement le deuxième chapitre. Dès le passage de Rome à Constantinople, Königshofen annonce la prochaine translation : *Ainsi l'Empire passa aux Grecs et le resta jusqu'à l'empereur Charlemagne, qui 500 ans plus tard le fit passer à son tour aux Allemands, comme il est encore, ainsi que je le dirai quand j'en serai à cet empereur Charles*<sup>70</sup>. En effet le couronnement de Charlemagne marque pour le clerc le passage de l'Empire aux Allemands, ce qui lui permet de titrer un paragraphe *Comment l'Empire passa à Charlemagne, roi de France, et aux Allemands*<sup>71</sup>. Or Closener, sa source principale à cet endroit, écrit que *l'Empire passa aux Français avec Charlemagne, et « entièrement » aux Allemands seulement avec Otton le Grand (936-973)*<sup>72</sup>. Königshofen prend la peine d'expliquer dans un paragraphe spécial que « *L'Empire est aux Allemands depuis Charlemagne* », et qu'on ne doit pas croire ceux qui – à la suite de Martin le Polonais – prétendent qu'il fallut attendre Otton<sup>73</sup>. Il considère donc les Carolingiens comme Allemands, puisque Francs allemands, comme il l'écrit à propos du couronnement impérial de Charlemagne : *ainsi l'Empire passa de la main des Grecs à un roi de France et aux Allemands, car en ce temps-là les rois de France étaient allemands et dominaient la plus grande partie des territoires allemands...*<sup>74</sup>

67) *StChr* 9, p. 624 : *Die Düschen sint also edel also Römer*.

68) *StChr* 8, p. 327.

69) Cf. F. L. BORCHARDT (comme n. 62), p. 294-295, *StChr* 8, p. 332. On a ici une deuxième origine des Allemands, qui naissent comme peuple dans leur défaite contre César puis dans leur alliance avec lui. Cette idée venait de l'*Annolied* (fin du XI<sup>e</sup> siècle) et avait été reprise par la *deutsche Kaiserchronik*, source de Königshofen (cf. l'article de J.-M. MOEGLIN mentionné note 63).

70) *StChr* 8, p. 367 : *Das rich kam von Rome an die Kriechen gein Constantinopel (titre) : (...) Sus kam das rich an die Kriechen und bleip do untz an den grossen keyser Karlen der donoch uf fünfhundert jor das rich herwiderumb brohte an die Düschen, do es noch ist, also ich sagen wil so ich von dem selben keyser Karlen schribe*.

71) *Ibid.*, p. 402.

72) *StChr* 8, p. 33sq.

73) *StChr* 8, p. 421sq. Cf. la note 1, p. 422 où l'éditeur signale les sources de Königshofen pour ce passage.

74) *StChr* 8, p. 404 : *Sus kam daz rich us der Kriechen hant an einen künig von Frangrich und an die Dütche, wan zu den ziten die künige von Frangrich Düschen worent unde allermeist hettent in düschen landen...* (suit un renvoi au cinquième chapitre, p. 703 de l'édition, où la même chose est exposée, sans plus de détails). Cette idée lui venait du *Tractatus de juribus regni et imperii* de Lupold von Bebenburg, cf. Katharina COLBERG, « Lupold von Bebenburg », in *2VL* 5, p. 1071-1078.

Mais cette image est brouillée lorsque Königshofen s'intéresse aux Mérovingiens. En effet, au quatrième chapitre, il traite longuement du rôle des rois francs, mérovingiens en l'occurrence, en particulier dans le développement de l'Eglise, à Strasbourg. Clovis et Dagobert sont ainsi célébrés, fait rare dans des textes allemands de l'époque, et étonnant si l'on considère le « nationalisme » de Königshofen. Le paradoxe apparent n'est pas vraiment résolu. Königshofen, suivant toujours Ekkehard, présente Clovis dans la succession des rois francs : *ce Hildéric mourut en 484 après la naissance de Dieu et son fils Clodoveus, c'est-à-dire Ludwig dans notre langue, devint roi et régna 30 ans*<sup>75</sup>. Clairement, Clovis, dont Königshofen donne le nom latinisé, n'est pas considéré comme allemand : le chroniqueur traduit son nom en allemand, *Ludwig*, alors même qu'il aurait pu le nommer directement Chlodwig ou Hlodwig, que l'on trouve en moyen haut-allemand, et dont Ludwig est le dérivé. Au contraire, sans doute à cause de sa source latine, Königshofen accentue l'altérité de Clovis. D'ailleurs, dans cette page, il ne cesse d'interpréter les combats et conquêtes de Clovis comme une guerre contre « les Allemands », alors même qu'au folio précédent il rapprochait Francs et Allemands jusqu'à parfois les assimiler (cf. supra *Les Allemands sont aussi nobles que les Romains*) : avant sa conversion, *il combattit contre les Allemands et perdit la bataille et fut mis en fuite par les Allemands*. Prié par Clotilde de se convertir, il fait vœu de devenir « chrétien » – catholique – s'il bat « les Allemands »<sup>76</sup>. Par la suite, après sa conversion, *le premier roi chrétien de France fonda la cathédrale de Strasbourg en l'honneur de Notre-Dame*<sup>77</sup>. Donc ce roi qui ne semble pas être allemand joue un grand rôle, très honorable, à Strasbourg ! Après lui et ses fils, sur lesquels Königshofen ne s'attarde pas, vient Dagobert. Lui aussi est un personnage important pour l'Alsace. Le titre du paragraphe est éloquent : *Nouvelle Troie. Le roi de France habitait en Alsace*<sup>78</sup>. Différents motifs s'y télescopent. En premier lieu un discret rappel de l'origine troyenne des Francs, puisque « Nouvelle Troie » est le nom que Dagobert donne à un château « qu'il voulait aussi puissant que Troie l'était » qu'il fait construire « à Kirchheim, près de Marlenheim » (tout près de Wasselonne, à l'Ouest de Strasbourg). Le paragraphe s'achève sur ces phrases : *Le roi Dagobert susdit était aussi seigneur de Strasbourg et de l'Alsace et de tout le pays alentour : car en ce temps-là ces pays allemands dépendaient tous d'un roi de France, et il était également allemand, et ces pays étaient fortement mâtinés de langue romane, de même que Strasbourg et l'Alsace étaient presque à moitié romanes, car elles étaient mélangées avec les Francs qui étaient auparavant de la langue des Romains, comme il est dit plus haut*<sup>79</sup>. Königshofen considère donc Dagobert, roi de France, comme le souverain en Alsace. Il rappelle en outre que les rois de France étaient alors allemands, comme il l'avait fait pour Charlemagne au chapitre II, mais pas pour Clovis, qui, on l'a vu, est perçu par Königshofen comme un étranger ! Enfin, il admet nettement que l'Alsace était « à moitié romane », en situant toutefois cet état de choses dans le passé.

75) StChr 9, p. 625 : *dirre Hildericus starp noch gotz gebürte 484 jor und sin sun Clodoveus, das ist Ludewig in unser sprochen, wart künig und richsete 30 jor.*

76) *Ibid.* : *were es das er den Dütschen anegesigete, so wolte er cristen werden.*

77) *Ibid.* : *der erste cristen künig von Frangrich stifte das münster zu Strosburg in unser frowen ere.*

78) StChr 9, p. 626 : *Nuwe Troeye. der künig von Frangrich wonete zu Eilsas.*

79) StChr 9, p. 627 : *der vorgeante künig Dagebreht was ouch ein herre über Strosburg und Eilsas und über alle lant do umb : wan zu disen ziten hortent dise dütsche lant alle under einen künig von Frangrich, und er was ouch dütsche, und worent dise lant vaste vermüschet mit welscher sprochen, also das Strosburg und Eilsas bi halber welsch was, wan sü mit den Franken die der Römer sproche hievor hettent, vermüschet worent also vor ist geseit.*



Il semble d'après ces incohérences qu'il prenne des libertés avec les théories qu'il professe et les mythes qu'il répand. Pour un peu, si l'on extrayait ces seuls textes de la chronique, on verrait en lui un précurseur du cordelier strasbourgeois Thomas Murner, qui, seul contre tous, affirmait au début du XV<sup>e</sup> siècle qu'il était « tout à la fois *Germanus* et *Gal-lus* », Strasbourg et l'Alsace ayant appartenu jadis à la France<sup>80</sup>. On n'en est pas là avec Königshofen, d'autant qu'il qualifie des territoires situés sur la rive gauche du Rhin de « pays allemands »<sup>81</sup>. Ces incohérences et ces explications changeantes ne sont pas héritées de ses sources : c'est, on l'a dit, à Frutolf/Ekkehard qu'il empruntait l'idée que les Francs descendaient des Troyens. Lupold de Bebenburg lui avait suggéré que les « rois de France » comme Charlemagne étaient allemands. Enfin, selon les indications que donne Carl Hegel, il devait les renseignements sur les liens particuliers qui unissaient Clovis et Dagobert à l'Alsace à deux sources locales : une courte chronique des rois francs et français jusqu'à Charles V, en latin, que Königshofen avait inséré dans sa propre chronique latine, indiquait que Clovis avait fondé la cathédrale de Strasbourg. Visiblement, cette source ne concorde pas avec l'image de Clovis dans Ekkehard, et c'est ce qui expliquerait la distorsion dans la chronique de Königshofen. La *Chronique d'Ebersmünster* attestait pour sa part le séjour de Dagobert en Alsace<sup>82</sup>. La réunion de ces différentes histoires peu conciliables est donc l'œuvre du chroniqueur strasbourgeois. Elles paraissent jeter une lumière un peu discordante sur les professions de foi allemandes de l'auteur ; il faudrait étudier cette question très complexe plus en détail, notamment en examinant ces deux dernières sources ainsi que les autres traditions sur Dagobert en Alsace. L'intérêt porté à Clovis et Dagobert s'explique peut-être par la proximité géographique de la France, qui serait alors paradoxalement à la fois cause des manifestations de « nationalisme » allemand et cause de cet intérêt, mais Königshofen ignore par ailleurs presque complètement la France dans sa chronique. Ces passages posent au lecteur moderne d'autant plus de difficultés que le chroniqueur est par ailleurs, sur un point au moins, très explicite sur l'identité allemande. Pour lui déjà, une région ou une personne est allemande quand elle est germanophone<sup>83</sup>, et à plusieurs reprises il suggère son attachement à la langue allemande. Il attribue par exemple à Trebeta l'ordre donné à toute la population de ne parler que la langue allemande, *parce qu'il l'aimait par-dessus toutes les autres*<sup>84</sup>. Pour finir sur le sentiment national, constatons que Königshofen n'a pas

80) Francis RAPP, « Autour de l'identité régionale alsacienne au Moyen Age », in Rainer BABEL et Jean-Marie MOEGLIN, éd., *Identité régionale et conscience nationale en France et en Allemagne du Moyen Age à l'époque moderne*, Sigmaringen, Thorbecke, 1997, p. 291.

81) Rüdiger SCHNELL, « Deutsche Literatur und deutsches Nationsbewußtsein in Spätmittelalter und Früher Neuzeit », in Joachim EHLERS, éd., *Ansätze und Diskontinuität deutscher Nationsbildung im Mittelalter*, Sigmaringen, Thorbecke (Nationes, 8), 1989, p. 247-319, ici 265.

82) *StChr* 9, p. 625, note 1 : C. HEGEL cite le passage : *Qui rex etiam ecclesiam cathedralem Argentinae fundavit*, p. 626 note 2 pour le *chronicon Ebersheimense* : *Cumque post multa temporum curricula Dagobertus - in pago Alsaciense apud Rubiacum in arce ipsius castris que Isenburc commaneret, contigit ut venatores regis etc.* Mais Königshofen semble bien avoir également utilisé la vie de saint Florent dans l'appendice strasbourgeois de la Légende Dorée, t. II, p. 29 de l'édition, où l'on trouve la phrase : *in den selben ziden buwete der hochgeborne konig dagebrecht von franckerich eine vesten by kirchen vnd nante die nuwe troye, want er meinde die vesten also gut zu machende also hievor die stat troye was, wie doch es nyt geschach.*

83) Cf. František GRAUS, « Nationale Deutungsmuster der Vergangenheit in spätmittelalterlichen Chroniken » in Otto DANN, éd., *Nationalismus in vorindustrieller Zeit*, Munich, Oldenbourg, 1986, p. 35-53, ici p. 48.

84) *StChr* 9, p. 700 : *wan er sü aller meist liebest hette.* Pour d'autres exemples, cf. F. HOFINGER (comme n. 1), p. 98-99.

de terme pour l'Allemagne : il utilise « ce pays », *dis lant*, « dans ce pays allemand », *in dis diutsche lant*, « le pays allemand près du Rhin », *dutsche lant bi dem Ryne*, « tout le pays (ou terre) allemand(e) », *alles diutsche lant*, « dans les pays allemands », *in diutschen landen*, sans que l'on puisse savoir s'il signifie une entité politique<sup>85</sup>. En fait, on ne peut pas vraiment être plus affirmatif pour la question de l'identité régionale.

Le clerc strasbourgeois ne nous donne pas d'information nette sur ce qu'il considère être son identité régionale. D'emblée, on peut écarter une identité alémanique<sup>86</sup>. La question d'une identité alsacienne paraît plus pertinente. Francis Rapp pense que l'identité régionale alsacienne s'est formée plus tardivement, non autour d'une dynastie, mais comme réaction à la guerre incessante entre la France et l'Empire, après le Moyen Âge surtout, où les Alsaciens, tiraillés entre les deux puissances, ont dû se sentir membres d'une communauté. Les chroniques de Königshofen et de Closener sont urbaines et non pas régionales et « faisaient plus de place à l'Empire, dont les cités tenaient leurs privilèges, qu'au plat pays qui les environnait (...). Ce qu'elles nous apprennent sur l'Alsace est de médiocre valeur »<sup>87</sup>.

Bien sûr, l'Alsace est souvent objet ou cadre du récit de Königshofen, qui dit dans sa préface qu'il traitera « en particulier » des choses qui se sont produites « à Strasbourg et en Alsace »<sup>88</sup>. Au cinquième chapitre, il raconte *Comment Strasbourg et l'Alsace sont issues de trois peuples*, et *Qui ont été les seigneurs de Strasbourg et de l'Alsace*. En évoquant le duché « de Souabe et d'Alsace » et le « landgraviat d'Alsace », il insiste sur l'unité de sa région. On pourrait citer d'autres exemples, qui témoignent d'une certaine conscience alsacienne, notamment l'expression « Strasbourg et l'Alsace »<sup>89</sup>. Cependant elle passe certainement bien après le sentiment d'être citoyen de Strasbourg. En outre, il lui arrive de définir autrement sa terre natale, de lui donner d'autres contours que ceux de l'Alsace. Très souvent, l'expression « ce pays près du Rhin » lui sert à désigner sa région. Le cinquième chapitre commence ainsi par la rubrique *Ici débute le cinquième chapitre, qui parle de Strasbourg et de ce pays près du Rhin* – l'Alsace en tant que telle n'est donc pas mentionnée dans le titre du chapitre – suivie du titre de paragraphe *D'où Trèves et ce pays tirent leur origine*<sup>90</sup>. Il y aurait donc construction d'une identité autour d'un autre territoire, la vallée haute et moyenne du Rhin. Königshofen englobe dans « ce pays », outre Trèves, les villes de Cologne, Mayence, Worms, Strasbourg et Bâle, et la région semble n'être que l'addition de ces villes. Elles sont censées avoir toutes été fondées par Trebeta. Deux zones géographiques, l'Alsace et la vallée du Rhin se partagent alors l'identité régionale de Königshofen,

85) Ilse HAARI-OBERG, *Die Wirkungsgeschichte der Trier-Gründungssage vom 10. bis zum 15. Jahrhundert*, Bern et al., p. 80n.

86) Klaus GRAF, « Aspekte zum Regionalismus in Schwaben und am Oberrhein im Spätmittelalter », in Kurt ANDERMANN, éd., *Historiographie am Oberrhein im Spätmittelalter und in der frühen Neuzeit*, Sigmaringen, Thorbecke, (Oberrheinische Studien, Bd. 7), 1988, p. 180. Pour K. GRAF, l'identité alémanique n'est pas l'affaire de Königshofen, qui parle très peu de l'influence du duché de Souabe sur l'Alsace. L'important selon lui est l'identité alsacienne.

87) F. RAPP (comme n. 80), p. 284.

88) *StChr* 8, p. 230.

89) *StChr* 9, p. 702, *Wie Strosburg und Elsas sint von driger hande volke ufkumen*, p. 703, *Wele über Strosburg und Elsas sint herren gewesen* ; p. 705 à 707, *Von den herzogen zu Swoben und Elsas, Die lantgroveschaft zu Elsas* ; p. 708 : *Wie Strosburg und Elsas bekert wurdent*.

90) *StChr* 9, p. 697 : *Hie vohet ane das fünfte capittel, das seit von Strosburg und von diseme lande bi dem Ryne* ; p. 698 : *Wie Triere sinen ursprung het und dis lant*.

la première étant englobée dans la seconde. Le clerc écrit en effet : *...et ce pays d'Alsace et d'autres pays près du Rhin ont été travaillés, peuplés et possédés en premier par les habitants de Trèves*<sup>91</sup>. Mais le schéma se complique avec l'apparition d'une troisième entité régionale dont se réclame Königshofen, la Franconie. Le passage où il parle des *Franc(onien)s*, que ce soit à Strasbourg ou autre part sur le Rhin a déjà été cité<sup>92</sup>. Voici donc une troisième région, encore plus vaste, mais qui n'englobe pas tous les territoires rhénans ; l'Alsace ne faisait pas partie du duché de Franconie du Haut Moyen Age, mais de celui de Souabe...<sup>93</sup>. Quelques lignes après, alors qu'il a montré que les Francs/Allemands sont aussi nobles que les Romains, Königshofen ajoute : *je n'ai pas dit cela pour vanter les Francs allemands plus que d'autres gens, mais je le dis parce que quelques nobles d'Alsace ou d'autre part sur le Rhin l'ignorent et préfèrent s'appeler « du Rhin » que Francs, bien que leur noblesse ne provienne pas originairement du Rhin, mais des Francs, c'est-à-dire des Troyens...*<sup>94</sup>.

Il semble donc que les expressions d'une identité nationale comme régionale de la part de Königshofen ne sont peut-être pas aussi nettes qu'on a parfois voulu le croire. Se proclamant Allemand et glorifiant les Allemands, Königshofen ne se veut pas moins Franc et évoque longuement l'action de Clovis et Dagobert, plus ou moins bien « germanisés », dans sa ville. Strasbourgeois avant tout, il se présente à la fois comme Alsacien, Rhénan et même Franc[onien], sans que l'on puisse véritablement déterminer à laquelle de ces étiquettes il accorde le plus d'importance, ou si certaines ne reflètent pas son sentiment mais sont seulement héritées de ses sources. Heinrich Schoppmeyer a dressé et analysé deux cartes des mentions de lieux dans la chronique de Königshofen<sup>95</sup>. On voit par exemple que la Franconie n'est pas spécialement représentée. Autour de Strasbourg, Königshofen s'intéresse aux routes du commerce strasbourgeois, et non à l'Alsace en tant que telle. A l'ouest, la ligne de crête des Vosges marque une véritable frontière pour le Strasbourgeois, qui traite très peu de la Lorraine et de la France, tandis qu'à l'est, la Forêt-Noire joue un rôle similaire, dans une moindre mesure.

Une autre ligne obtient les faveurs du chroniqueur, l'axe rhénan, de Bâle à Cologne. Là encore, le Strasbourgeois reflète fidèlement les relations économiques de sa ville, qui occupait une position centrale sur cette route commerciale capitale<sup>96</sup>. Pour Schoppmeyer, il est intéressant pour la conscience régionale de Königshofen qu'il présente la zone la plus importante économiquement pour Strasbourg comme un territoire uni depuis l'origine, grâce à la légende de Trebeta. Mais réalité économique et conscience identitaire ne coïncident pas forcément, le poids accordé à la Franconie le montre bien ici.

91) *Ibid.*, p. 700 : *und dis lant Elsas und ander lant bi dem Ryne sint von den von Triere zum ersten geerbeitet, gebuwen und besessen.*

92) Cf. *supra*.

93) Peut-être était-ce là une manière de montrer que les Alsaciens n'étaient pas des Souabes, car dès cette époque les Alsaciens les considéraient comme des étrangers, cf. F. RAPP, article cité n. 80, p. 288.

94) *StChr* 9, p. 624 : *dis habe ich nüt darumb geseit, das ich die dütschen Franken für ander lüte welle rümen, sunder ich sage es darumb das etliche edellüte von Elsas oder anderswo von dem Ryne, die harumb nüt entwissent und sich lieber nennent von dem Ryne denne Franken, und doch ir adel von alter her nüt kumen ist von dem Ryne sunder er ist kumen von den Franken, das ist von den edeln Troeyern...* Cette précision est directement reprise de Lupold von Bebenburg, quasiment mot pour mot (note de Karl Hegel).

95) H. SCHOPPMAYER (comme n. 1), p. 294-299.

96) Les bateliers strasbourgeois ne descendaient le Rhin que jusqu'à Cologne.

Finalement, l'identité allemande est affirmée mais n'est pas claire, l'identité régionale est plus floue, et le rapport avec la France plus complexe que le simple rejet. En fait, ce sont surtout les statuts d'habitant de l'Empire et de bourgeois de Strasbourg qui sont mis en valeur : si Königshofen est une exception parmi les chroniqueurs universalistes, il n'a parcouru qu'une partie du chemin qui le mènerait au « nationalisme ».

C'est bien pour la ville de Strasbourg que Königshofen avait rédigé sa chronique. Ses qualités, en plus de la langue, lui donnèrent pourtant une très grande diffusion, puisque 82 manuscrits ont été comptés, plus les éditions, dès 1474, sans tenir compte des utilisations très nombreuses par d'autres chroniqueurs. Les motivations de la réception étaient multiples, et pour une part sans doute peu conformes aux objectifs de Königshofen. Une cinquantaine de ces manuscrits provient d'Alsace selon Elisabeth van Houts : cet ouvrage d'inspiration tellement urbaine sert donc pourtant fréquemment d'histoire régionale<sup>97</sup>. La chronique connut aussi un grand succès dans les villes d'Allemagne du sud au point que C. Hegel puis Philippe Dollinger la qualifièrent de « modèle » de l'historiographie urbaine<sup>98</sup> : aussi bien le contenu que la structure convenaient à des villes, en particulier des villes d'Empire, qui voulaient défendre leurs libertés. Parfois les quatrième et cinquième chapitres furent laissés de côté<sup>99</sup> ou remplacés par une chronique locale ; le lien entre histoire universelle et histoire urbaine locale, solide grâce à l'assimilation Empire-ville, rendait une telle réception très aisée ; toutes les villes pouvaient bénéficier de la comparaison avec Rome. Königshofen servait alors de chronique universelle, mais qui établissait des ponts avec l'histoire locale.

Cet ouvrage si bien adapté aux laïcs fut également copié pour des nobles, comme les margraves de Rötteln, pourtant en conflit avec des villes<sup>100</sup>. Il y eut ainsi une réception de la chronique par tous ceux qui pouvaient se réjouir de disposer d'une œuvre en allemand et agréable et pratique à lire, qui les situait dans l'histoire universelle et du Salut ; les différentes motivations ont sûrement cohabité chez les mêmes personnes. Plus étonnant, l'œuvre du Strasbourgeois fut traduite dès le milieu du XV<sup>e</sup> siècle en tchèque<sup>101</sup>. Malheureusement, ni dans ce cas, ni dans la plupart des autres, les continuations nombreuses et les modifications imposées au texte selon l'origine sociale et géographique des récepteurs n'ont été étudiées<sup>102</sup>. On découvrirait peut-être que si nous nous intéressons aujourd'hui avant tout aux spécificités de la chronique du chanoine de Saint-Thomas, composition soignée, écriture pour le conseil de Strasbourg, défense des villes, sentiment national, c'est parfois en dépit de certaines de celles-ci qu'elle a connu un grand succès.

97) Elisabeth van HOUTS, (comme n. 10), p. 55.

98) Cf. *StChr* 8, introduction, p. 184 et H. SCHOPMEYER (comme n. 1), p. 283.

99) Le copiste du manuscrit de la bibliothèque palatine de Heidelberg cod. pal. germ. 140 explique dans son avant-propos qu'il laissera de côté ce qui concerne Strasbourg, car « c'est de la matière ennuyeuse » (*da von wil ich nit schreiben und das capitel under wegen lassen und ist welangelich materi*, f<sup>o</sup> 1v<sup>o</sup>) et Jörgen Hutter, bourgeois de Memmingen et copiste de l'exemplaire Wolfenbüttel, Herzogliche Bibliothek, cod. guelf. 45. 7. Aug. fol, indique même qu'il veut « en particulier laisser de côté ce qui s'est passé à Strasbourg et en Alsace, pour faire court » (...*und sunderlich das wil ich uß laussen wan den zu straußburg und dem elsaß dar umb ist geschehen von der kürtzin willen* ; f<sup>o</sup> 135 r<sup>o</sup>a).

100) Rötteln est situé à 15 km au nord de Bâle, cf. N. WARKEN, *op. cit.*, p. 263-278.

101) Cf. l'article de Marie BLÁHOVÁ dans Peter JOHANEK, *Städtische Geschichtsschreibung im Spätmittelalter und in der Frühen Neuzeit*, Köln/Wien, Böhlau, 2000, p. 239.

102) N. WARKEN a avancé dans la connaissance de la réception de la chronique, mais il reste énormément à faire. Warken n'a pas vraiment dirigé ses efforts vers une analyse des différentes motivations politiques de la réception de la chronique.

### Résumé

Les historiens ont jusqu'ici insisté sur l'usage de la langue vulgaire, condition d'une réception par les laïcs, pour expliquer la diffusion, sans pareille pour une œuvre historiographique en allemand au Moyen Age, de la chronique du Strasbourgeois Jakob Twinger von Königshofen (rédigée de 1382 à 1415) dans tout l'espace germanophone. Pourtant c'est bien pour Strasbourg et en particulier son conseil que Königshofen l'avait écrite, ce qui explique la structure rhizomatique de l'œuvre, et la présence du thème des origines de la ville et de la comparaison avec Rome. Cette structure adaptable à la construction de l'histoire d'autres villes, en plus des qualités pédagogiques de la chronique, permit une réception bien plus large que ne l'avait sûrement prévue l'auteur/compilateur. Enfin la question de l'identité régionale et du nationalisme dans la chronique de Königshofen, souvent considérée comme un témoin précoce du nationalisme allemand, est reconsidérée.

### Zusammenfassung

Bisher haben die HistorikerInnen im Gebrauch der Volkssprache den hauptgrund für die außerordentlich verbreitete Rezeption der Chronik des Straßburgers Jakob Twinger von Königshofen (1382-1415 verfasst) im ganzen deutschen Sprachraum gesehen. Die Chronik wurde jedoch für den – und vermutlich im Auftrag vom – Straßburger Stadtrat geschrieben, was auch den rhizomartigen Aufbau des Werkes, die Berücksichtigung der Ursprünge der Stadt und deren Vergleich mit Rom erklärt. Es waren wohl auch diese Struktur, die sich sehr gut auf die Geschichte anderer Städte übertragen ließ, sowie die pädagogischen Qualitäten des Textes, die zu jener vom Autor vermutlich nicht beabsichtigten Verbreitung der Chronik beitrugen. Neben der Frage nach dem Grund der verbreiteten Rezeption soll hier noch einmal auf die Frage der regionalen bzw. nationalen Identität in Königshofens Chronik eingegangen werden, da dieses Werk oft als früher Beleg für deutschen Nationalismus gegolten hat.

### Summary

Historians have explained the extraordinary success of Jakob Twinger von Königshofen's chronicle (written 1382-1415) in the entire German-speaking area mainly by the use of the vernacular language. Yet the chronicle was written for the city council of Strasbourg (which may even have commissioned the work); this reason accounts for the rhizome-like structure and the presence of the theme of the city's origins and the comparison with Rome. This structure, very easily adaptable to the history of other towns, and the pedagogical qualities of the chronicle led to its unexpected popularity. Lastly, the article reconsiders the issue of nationalism and regional identity present in Königshofen's chronicle, often seen as an early example of German nationalism.